



«La morsure de l'enfant»



Tetsuya Ishida

Pour le début

S'il semble tout à fait évident que le terme «enfant» soit au centre de beaucoup de propos, et ce quelque soit le domaine, journalistique, économique, sociologique et bien entendu psychanalytique, il n'en trace pas moins son incomplétude au sens de ce qu'il engage. Tout paraît être limpide quand ce substantif est manifesté dans une phrase, quant à ce qu'il en serait d'un public concerné. Certes, l'enfant renvoie à une certaine période, au demeurant écrasée entre la naissance et peut-être la période qui suit, à savoir l'adolescence. Que se dit-il quand il est fait mention de l'enfant ? La plupart du temps, il est question de la description, ou nomination d'une certaine catégorie de population, en distinction d'autres catégories, comme celle des adolescents ou des adultes. Mais ce terme enfant, ne dit rien quant à la réalité sexuée de cet individu, est-il question d'un garçon ou bien d'une fille ou encore des deux regroupés dans un terme normatif. Ayant pour fonction de poser l'existence d'une catégorie universelle ou à vocation d'universalité, peut-être en déni des découvertes freudiennes, et ce notamment de la sexualité infantile. Même s'il n'est pas possible de contester ces algorithmes, que tout garçon ou toute fille soit un enfant, et qu'un enfant est soit fille, soit garçon (laissons de côté un instant les transgenres, reconnus depuis peu), il ne peut qu'en conserver l'ambiguïté quant à sa structure d'indifférenciation. Certes, nous pourrions nous arrêter à ce constat normatif, que l'enfant puisse désigner un individu, qui ne soit ni adolescent, ni adulte. Mais le terme d'enfant va se faire trace dans des expressions qui concernent aussi l'adulte. Ne dit-on pas, retrouver son âme d'enfant, retrouver sa créativité d'enfant, ou bien encore, ne pas faire l'enfant. Et la découverte freudienne sur la sexualité infantile, non pas tant, en analysant des enfants qu'en posant sens sur le dit des hystériques et autres névrosés adultes, qui confirmaient les intuitions du fondateur de la psychanalyse. En recevant la parole des névrosés, et en permettant, grâce à la libre association, que se construise le dire (cet au-delà du dit, comme promesse d'un inconscient à se laisser entrevoir, ou plus exactement, entre-parlé), Freud identifie que la sexualité adulte s'instaure d'une sexualité infantile, d'ailleurs jamais transcendée.

Les différents stades qu'il propose à notre examen, au-delà de la simple description comportementale ou cognitive, s'instaurent d'une compréhension des mécanismes psychiques, les plus fondamentaux de l'inconscient. La psychanalyse installe le langage, là où il est absent pour l'enfant ou plus exactement pour l'infans, au sens de cet enfant, qui ne parle pas encore, mais qui est déjà parlé. Dès la naissance, ce jeune garçon, cette jeune fille, redonnons-leur, l'espace d'un temps leur identité sexuée, et ce, anatomiquement, et en suite de Freud et de Lacan, psychiquement. Ces différents stades qui se succèdent, mais qui continuent, dans les travers des symptômes à se visiter, dans leurs entremêlements. Ainsi, le stade anal suit le stade oral, mais ne le remplace pas, ne l'efface pas, tout comme le stade phallique ne détrône pas les deux précédents. L'analyse des névro

ses et de leur organisation symptomatique montre le profond entrelacement des différents stades qui perdurent, et qui se «lisent» au travers des troubles qui persistent et persiflent au-delà de l'âge calendaire. La lecture analytique des conduites addictives montre combien le stade oral est encore convoqué à l'exploration des mécanismes psychiques, de l'anorexie ou de la boulimie ; et n'en déplaise à ceux qui voudraient n'en faire que des troubles du comportement alimentaires, en place de détérioration de la fonction phallique.

Les situations actuelles de dérive d'une enfance, confrontée au déni de la loi de castration, de la part des adultes, engendrent une somme de plus en plus dramatique de conduites à risques, dont l'usage de l'alcool et des stupéfiants ne sont qu'un des aspects les plus visibles. Le refus de l'autorité, le déni des différents des sexes et des générations, l'absence de confrontation à l'Autre, la quasi-disparition instituée en valeur actuelle, du désir de savoir, enferment l'enfant dans la spirale de la toute-puissance et de l'illusion de l'égalité enfant/adulte. L'illustration, dans un dernier moment, du moins dans ce présent document, nous mènera à examiner ce qui est de la peur de grandir chez l'enfant, ainsi qu'une réflexion pour en finir avec ce concept mou d'enfant-roi.

L'homme et le savoir

Si la relation au savoir s'articule de l'installation et de la reconnaissance du désir au savoir, il est de constater la carence dans ce domaine quant à l'école et à la place que tient l'enfant dans la société, dite moderne. La quasi-ablation sociétale de la fonction symbolique du Père, avec son cortège de remise en cause et ensuite de déni de l'autorité, a instauré progressivement une nouvelle catégorie de citoyen, les enfants. Après la reconnaissance internationale du droit et de la protection des enfants, après les conceptions cognitives et comportementales d'une recherche de normalisation et de son cortège d'évaluations, la situation de l'enfant au sein de l'école fait impasse avec ce qui est du discours analytique. Ce ne sont pas tant les contenus des diverses matières proposées aux enfants qui posent question, mais bien plus la quasi-idéologie qui sous-tend, la vision de l'enfant, du Maître, et des relations qui pourraient s'instaurer entre eux. Si mon propos ne se veut pas politique, il s'engrène toute foi dans une logique, qui place la psychanalyse au carrefour des mécanismes de compréhensions des symptômes psychiques. Commençons donc, par identifier non plus seulement, les dérives comportementales de certains enfants, se traduisant, tant par l'irrespect, la violence, contre autrui ou contre soi-même, les addictions très précoces à l'alcool et aux drogues, la non motivation pour l'école. Ces petits ou grands trublions, pour reprendre ici, une vieille expression gaullienne lors du printemps de 1968, ne s'opposent, en fait pas aux enseignants, ni à l'institution

scolaire, ni même au savoir, mais bien davantage et plus lourd de conséquences, ils s'opposent, et ce sans le voir, au désir de savoir et à ce qui fait la fonction même de l'enfant vis-à-vis des autres catégories. Les impossibilités de l'enfant face à la loi, à l'autorité ne sont pas des événements conjoncturels, liés à l'excès d'utilisation des jeux vidéo, par exemple, mais bien à la transformation radicale des rapports entre l'enfant et l'adulte. Déjà dans un premier temps, le rôle du père s'est dilué dans le déni de l'autorité, dans la recherche d'un égalitarisme inter générationnel, ou l'enfant, ne serait-ce qu'un individu au même rang que le père ou la mère. Et ceux-ci ne devraient plus exercer aucune forme de contrainte, d'interdit, de frustration, pouvant nuire au plein épanouissement de l'enfant. Le terme est jeté, la frustration d'un enfant quant à ses aspirations à la toute-puissance, ne doit pas être contrariée par aucune velléité d'un adulte pouvant se réclamer d'une quelconque loi de sens. Cette loi de sens, est bien entendue, celle de la castration et de ce qui est de fonction phallique. À l'école aussi, le Maître ne s'incarne plus dans cette fonction de modèle, directement générateur d'un transfert entre lui et l'enfant, favorisant le désir du savoir, et par identification, et par mécanisme des lois analytiques de l'Autre. Ainsi donc, à l'école comme au foyer, l'Autre est l'indésirable, car ne pouvant mettre en évidence que ce qui est du désir et de sa nécessaire exploration. L'enfant à l'école du déni ne peut plus se confronter à l'Autre, dans la pâle figure d'un enseignant, abandonnant la dimension du Maître, pour celle d'évaluateur des acquisitions normatives favorisant l'intégration aux lois d'une société mercantile.

L'enfant devient celui, celle qui est livré à la toute-puissance de sa jouissance, présentée comme moteur de l'évolution moderne, consommer toujours plus pour être de mieux en mieux, pour être de cette époque. Il est question que ne puisse exister le moins possible d'entrave à cette jouissance tentaculaire. Or la jouissance, la psychanalyse la connaît et la reconnaît bien pour ce qu'elle est, la face à peine voilée d'une dérive, presque en terme de perversion du désir, qui éloigne le sujet du plaisir pour le mener sur le chemin, d'un au-delà du plaisir, instaurant la dépendance à la dimension mortifère du déplaisir. Mais dans l'instant la jouissance hallucinée sur des objets, ou plus exactement sur la possession et la dépossession de l'autre, inutile paravent à la préservation de l'Autre, ne comble que l'indicible faille au Manque. Ce Manque, qui se majuscule à cette lecture d'une détermination d'une loi de la castration, toujours en mal de se disparaître, faute de s'installer dans l'identification, et l'appropriation, par un sujet, qui ne s'en braille que de sa presque forclusion.

Comment ne pas se surprendre à l'évacuation de la différence des générations, quand celle-ci semble ne plus s'imposer, ni dans le discours, ni dans les actes, ni dans le cadre de la loi des hommes. Et pourtant, cette différence des générations, s'articule en évidence, du moins semblait-il jadis, d'une différence, au combien perceptible dans la, réalité pour ne pas encore parlé ici du réel. Dans l'ensemble famille, l'élément enfant ne peut se substituer, à celui parent ; il n'y a pas

réversibilité, ni des fonctions, ni des places dans l'étage inductif de la genèse. Les parents engendrent les enfants, les enfants ne peuvent qu'être engendrés par les parents. Ainsi il convient de reposer cette loi de fondation des sociétés, et qui semble pour le moins couler d'un cruel bon sens commun : les enfants se doivent des parents. Ils sont le résultat, au demeurant, biologique de l'accomplissement de deux êtres, l'un homme, l'autre femme, qui jusque dans leur code génétique respectif présente des particularités et des spécificités reconnues et identifiables, qui permettent de coder l'enfant comme le produit résultant de deux personnes aptes à se reproduire. Le principe de l'altérité ne peut être dissout, l'enfant est strictement différent de l'adulte ; que cet adulte soit lié à lui génétiquement ou non. Ainsi dans les divers espaces de rencontre de l'enfant et de l'adulte, il ne peut y avoir là encore qu'altérité. L'école, est le bel exemple, où l'adulte formé à la position d'enseignant, se peut exercer la qualité de Maître, c'est-à-dire de celui qui met en oeuvre les mécanismes de la transmission du savoir. Comme une rivière s'écoule d'un point haut vers un point bas, et jamais le contraire, car telles sont les lois physiques de la gravité terrestre, la transmission du savoir s'écoule du Maître vers l'enfant et non le contraire. Il y a donc un passage de celui qui sait, qui porte le savoir (au sens de ses propres acquisitions et de son art à la transmission), vers celui qui ne sait pas encore, et qui est installé dans la posture de recevoir. Mais vous savez bien qu'il n'est plus question de ce modèle naturel, dans nos sociétés du déni de l'altérité et de la jouissance effrénée. Nous sommes passés, semble-t-il de la transmission du savoir à la communication, où la position de l'enfant a été revisitée ces dernières décennies. Il s'agirait plus de tirer profit de l'inévitable transfert entre l'enfant et l'enseignant, comme vecteur de la manifestation du désir de savoir, désir de plaire, de faire modèle de l'adulte. Mais aussi de se confronter aux limites, aux interdits et surtout à la frustration, en un mot, si vous me le permettez ici, au sortir de l'engrenage de l'Autre en s'y confrontant, par le désir notamment. L'enfant pourvu de ce verrou des chartes des droits de l'enfant, qui ne sont pas au demeurant condamnables, bien évidemment, si elles avaient aussi posé les devoirs. En calquant sur le modèle de la déclaration de l'homme, ces chartes, mette bas l'altérité et positionne l'enfant dans un statut d'équivalence, d'égalité à l'adulte, comme un citoyen comme un autre. S'il était nécessaire d'assurer la protection des enfants contre les diverses atteintes auxquelles ils sont confrontés (violence, inceste, pédophilie, exploitation par le travail précoce, droit à l'éducation, etc.), il est une des atteintes que ces documents semblent renforcés contradictoirement, celle du désir du savoir, de la différence générationnelle, de l'autorité comme garantie de la confrontation aux mécanismes de l'inconscient. Encore fallut-il se pourvoir d'une lecture de l'individu dans ce qui s'accepte aussi de son inconscient et des mécanismes archaïques, comme ceux de la fonction phallique et de la loi de castration. Cet enfant perdu d'une loi qui au nom de se mettre à son service, n'en fit qu'à le positionner au service de la jouissance et des lois, elles, bien mercantiles de la société moderne capitaliste. Certes, beaucoup l'affirment bien haut que

la psychanalyse est morte, et que le temps du bien être est aux disciplines de l'évaluation normative, à la réinsertion de l'enfant ou de l'adulte d'ailleurs, dans ce qui ne devrait s'inscrire que d'un cognitivisme et comportementalisme, aveugle aux lois de la psyché. Alors s'il convenait d'enterrer Freud dans le déni, faudrait-il aussi enterrer nos enfants dans la soif à s'abreuver d'une jouissance parée de toutes les vertus intégratives et consuméristes. Comme nous essayerons de le constater plus loin dans ce propos, la clinique, et de l'enfant et de l'adulte, ne fait que mettre en surbrillance, les perturbations déjà identifiées, voici plus d'un siècle par Freud.

Ainsi la réflexion sur la place de l'homme, et de l'enfant, avec le savoir, se situe bien au-delà d'une altération du surmoi et de l'idéal du moi. La préservation, peut-être involontaire, du point de vue institutionnel, de l'enfant comme égal de l'adulte, l'abandon des signatures du père, autres que celle visant à l'intégrer dans une dimension du déni de la loi, celle de la castration, concourent à continuer de justifier (si besoin était) la psychanalyse comme démarche du bien-dit, pour que l'enfant et l'adulte se réinvestissent dans le concert des astreintes de l'inconscient.

La trace de la castration

«Vous ne pouvez pas dire castration», s'attendrait-on à l'interpellation d'un psychanalyste au vu de l'utilisation, pour lui erronée de ce terme. Ne parle-t-on pas de femme castratrice, de mère castrant son fils, d'amante castratrice de son amant. À n'en pas vouloir entendre de la psychanalyse et de ses concepts qui ont pu et continuent de déranger, ce terme de castration semble ne pas s'appliquer là où justement il devrait le faire. La psychanalyse n'utilise pas ce substantif dans son corollaire médical d'ablation des organes génitaux masculins, et ce que ce soit dans sa forme anatomique ou dans une acceptation figurée. Et là il s'agirait d'une menace qui viserait directement l'ablation, pas tant des testicules que du pénis lui-même. À retrouver dans les menaces émises à l'encontre d'un garçon surpris à se masturber ou dans une menace visant à éliminer cette action. Certes, le jeune garçon, constatant une certaine différence sexuelle, du moins quant à l'anatomie des petites filles peut en venir à se représenter, qu'après l'idée d'une «poussée tardive» chez la petite fille, vient la peur d'une ablation qui pourrait lui arriver à lui aussi. La confrontation avec le père, quand au moment de la période oedipienne il s'en vient à désirer la mère, et se trouver confronter au ce rival, ne fait pas peser sur lui la peur d'une ablation du pénis, qui pourrait faire de lui une fille. Sa peur, n'est pas, mais il s'agit d'une angoisse, non représentable, non identifiable, car elle porte sur le rôle phallique qu'il a pu jouer avec la mère. Et c'est bien de cette castration dont il est question. Non pas la peur de perdre son pénis, sous la captation en repréailles du père défendant sa position hégémonique sur sa femme, mais bien ce qui ne fait que s'inscrire sur la toile de l'inconscient, le rapport phallique à la mère. Car c'est de cela que s'instaure l'angoisse de l'enfant, perdre ce statut si

particulier qu'il entretient, et ce, sans en avoir conscience, avec la mère. Et plus précisément avec son désir de phallus. Comme substitut au phallus manquant de la mère, il s'instaure dans une fonction, qui corrobore, à mon sens pleinement la définition latine de *castratio*, rendre impuissant. Rendre impuissant, dans ce cadre, non sur le plan d'une réalité sexuelle impossible à sa maturité physique et psychique, mais impuissant au sens de éloigné à la qualité de sujet. Sujet, ici, venant en opposition au concept d'objet du désir sexuel de la mère. Et c'est bien, de cette angoisse de perdre ce rôle, cette fonction qui mine la relation de l'enfant oedipien au père. Tout en rappelant, si besoin était, que ce statut de phallus de substitution, cet objet qui manque à la mère, n'est et ne sera jamais que la trace du Manque, de ce qui n'a pas pu et ne pourra jamais s'accomplir. Et telle est la source première du désir ultérieur de faire un avec un partenaire amoureux, par exemple. De cet état halluciné, emprisonné dans les méandres du refoulement, la dit-mention de sujet, à ne s'instaurer que du langage, se fige dans les affres de la névrose, pâle dérivatif de cette angoisse inaccessible. Alors quand la castration se fait langage, c'est pas le truchement de la mise en place de la conjonction d'une mère re-visitant son objet de désir sur son conjoint en place de l'enfant phallus, masque hideux du Manque, et de la visitation, de la métaphore du Nom-du-Père. La castration n'est pas la menace énoncée ou redoutée d'une opération réelle ou symbolique d'ablation d'organes génitaux, et ce dans le plan du conscient, mais bien la nomination dans le langage, d'un mécanisme psychique accompli. En effet la loi de castration, se nomme ainsi, quand le processus est identifiable aux vues de modifications plus ou moins perceptibles, quant à la fonction phallique. Dans ce cadre-ci, les symptômes névrotiques, pervers ou psychotiques seront les indicateurs, les témoins de failles à la castration. C'est dans le champ d'une psychanalyse, au cours de l'expérience analytique, que les données de «trace de la castration» vont être mises en lumière chez l'homme ou la femme adulte. Il devient ainsi possible de poser que chez l'adulte, ce qui est d'l'enfant fait trace à la castration. Il n'est bien entendu pas question de parler de l'enfant intérieur, ou de ce qui serait enfant chez l'adulte, tous deux concepts mous, sauf à y voir justement les vestiges d'une archéologie puérile, dont l'infantile fait permanence à n'en pas douter. L'homme, mais aussi la femme semblent se positionner comme carencés de la loi de castration. Combien il aurait été tentant de fermer la porte de la période infantile avec la fin de l'enfance, qui sans réellement exister d'ailleurs, ne s'en termine pas pour autant. Sauf à en lire dans les symptômes de l'adulte névrosé, tout la partition d'une mélodie, peut-être ignorée, mais pas sans conséquence sur la structure psychique de la personne. C'est le langage qui fait mesure de ce qui est de la loi de la castration chez le sujet, du moins dans ce qu'il est justement à sa qualité de sujet par son intégration à l'altérité, et aux mentions si «mentionnantes» de l'Autre. Mais qu'est-ce que le langage peut-il bien faire dans cette histoire - justement la combler pour en masquer, pour tenter d'en faire supporter l'insupportable, le manque. D'un manque, qui lui ne semble pas manquer, même s'il se manque

d'en passer par la parole. Et d'ailleurs, comment aurait pu se dire dans des mots, si ce n'est peut-être ceux des phobies infantiles, cette fascination à l'envol d'une fonction phallique, trônant sur les cimes du désir maternel. Désir construit sur la mesure de ce qui manque justement à la mère, dans sa dépossession du phallus, dans son incomplétude, pour elle-même, certainement à n'avoir pu, ni se libérer, ni être libéré de la toute puissance de la fonction maternelle. Fils ou fille d'une mère à la castration incomplète, partielle ou bâclée, aux rivages de l'ignorance et des carences d'une loi paternelle encore à se chercher sur les territoires d'une identification, notre sujet ne s'en pouvait que se tourner en rond de que, aux bras du complexe d'Oedipe et à ceux de la jouissance. Alors, à n'en pas douter, si jamais le doute avait une quelconque place ici, sauf à celle de l'illusion d'un infantile guéri au prix des années passées, la castration ça ne passe pas. Ou du moins fallut-il la passer lacanienne pour s'en sortir de l'ignorance. Mais si la castration, ne passe, comme une lettre timbrée au temps, c'est donc bien de l'instance de ce qui fait lettre, à n'en plus douter, de ce A, qui en se «majusculant», dresse la scène de l'excavation d'une loi de castration encore à bien y fléchir, même et surtout dans l'attirail de l'adulte. Cet Autre, qui n'en finit plus de se construire sur la dépouille maternelle, du moins celle qui a pu se refuser à la chance d'une métaphore du Nom-du-père auquel elle ne pouvait que tirer gloire et prestige, à sa dimension de femme du pas-tout conquis.

La trace de la castration fait son chemin, comme le sillage d'un vaisseau fantôme sur un océan tourmenté. La ligne du temps s'est déroulée, les stades et les périodes se sont succédées, mais de ce qui ne s'est pas accompli du langage, «détourneur» du Manque, s'enracinent à l'aérien d'une floraison qui ne peut que vider le sujet de sa consistance, à sujet même. Sujet d'un suzerain, qui à n'en pas douter, ici, porterait encore le titre d'une noblesse phallique, où sa fonction ne s'en serait échappé de sa Chose que partiellement. Ainsi donc la toise mesureuse, n'est-elle plus à se rendre au métrique, mais d'une autre échelle, qui jalonne l'Autre en ses déclinaisons, d'une loi de castration, à faire étalon. Et c'est certainement dans l'observation de ce qui se fait être de la relation d'un ancien enfant, dit adulte, vers un nouvel enfant pas encore du dire, qu'il convient de soumettre les concepts psychanalytiques à mesure ; comme trop souvent d'autres nous y interpellent. Ce qui pourrait se mesurer ici, non point l'efficacité thérapeutique de la psychanalyse, mais sa pertinence à faire échec du discours capitaliste, dans son éclairage de sa rage à terrasser le mythe de l'enfant sage, pâle figure d'un idéal du Moi. De ce enfant, qui nous est présenté comme le socle d'une nouvelle économie, de celle qui continue de fouler, sans tissage ultérieur, les lois de la différence sexuelle, les lois de l'intransigeance de l'Un, les lois de la confrontation et à l'altérité, et à la frustration. Aux mains des marchands du tout jouir maintenant et pour tous et en tout lieu, la jouissance, braillée des vertus d'une liberté accédée au rang d'universalité normative - pardonnez du peu - s'enfourne dans le trou consommé de l'infantile.

Encore de la jouissance

Ainsi, force est de constater que la sexualité apparaît constamment imbriquée dans différents thèmes classiques comme la parenté, la famille ou encore l'économie. Il semble donc difficile d'autonomiser cet objet : la sexualité... Pourtant la sexualité est extraordinairement exhibée dans toutes les sociétés occidentales actuelles. Alors qu'on pourrait croire qu'elle est refoulée dans le domaine du non-dit et de l'inexprimable, tout au contraire – est-ce au contraire d'ailleurs ? – les actes sexuels s'étalent en images, en mots dans tous les médias, la littérature, le cinéma, la télévision, la publicité, les chansons et les magazines. Nous pouvons reprendre cette expression anthropologique «la spectacularisation de la sexualité » pour qualifier ce à quoi nous avons affaire actuellement. En effet, on peut dire que le spectacle érotique ou pornographique est lui-même une marchandise qui se présente sous divers aspects dans un marché en pleine expansion. Il ne faut pas oublier, non plus, dans ce domaine de la spectacularisation de la sexualité, la notion d'érotisation des marchandises, comme une sorte de procédé tout à fait actuel et très répandu, visant autant à susciter le désir qu'à entretenir cette espèce de nouvelle injonction à la jouissance, nécessaire à la reproduction de notre société dite de consommation. Dans tous ces mécanismes, le recours essentiel est celui de faire passer ce message finalement très infantile : nous sommes tous des sujets du besoin, à qui on peut vendre un certain nombre de choses, à qui on peut faire cette injonction : «Jouissez plus ». Mais dans ce bain d'une sexualité qui s'étale et se répand sur les murs de la cité, faisant ainsi le plus souvent mur à la compréhension de ce qui s'y trame de fait, à savoir l'éviction du désir au bénéfice de la seule jouissance. Serions-nous arriver au point d'accomplissement du souhait de certains de vouloir faire disparaître, d'éradiquer le désir, comme corrupteur de la seule dimension à faire vitrine dans la société, la satisfaction. Si la société de consommation semble offrir au sujet - à condition qu'il se gagne encore de ce titre - une multitude d'objets pour assouvir sa jouissance et tenter de masquer, voire rendre forclos le Manque, elle n'y parvient qu'au prix de l'adoubement de la jouissance.

Comment entamer le combat contre la jouissance, quant celle-ci semble parée de toutes les vertus récompensant ainsi l'homme et la femme de leur accession à la liberté. L'instauration d'une continuité de l'infantile jusque dans l'image d'une sexualité adulte dépouillée de toute contrainte, ou presque - le sida c'est les autres - d'une accessibilité sans limites à la satisfaction, au dépassement de toutes limites, à l'asservissement au loi du «non frustration», marquerait-elle la victoire du plaisir sur le refoulement ? Le travail que propose la psychanalyse, pour faire langage du Manque et tendre à la dissipation des ténèbres de la jouissance, ne peut-elle pas faire figure de combat réactionnaire d'une arrière garde installé dans les pas du patriarce viennois et instauré du

mathème lacanien : S(A)? Combat, certainement à la résistance des outrages de ce qui est cause du désir, amené sur les rives du refoulement pour le plus grand doute d'un moi halluciné de la toute puissance narcissique. Mais combat aussi pour la confrontation à l'Autre dans ce qui fait les allers et retours de ce qui se pose en terme et au terme de la sexuation. C'est bien de sexuation, et non plus seulement de sexualité dont il est question, quand l'infantile se glisse à s'échapper de sa tanière du petit enfant, auquel il ne fait en somme que d'emprunter un nom. Un nom, à le conjuguer en métaphore, celle dite, et pourtant muette au langage, de la métaphore du Nom-du-Père. Sous les assauts non moins pacifiques, et de la mère redevenue à son origine de femme, du moins, pas toute manipulée de la fonction phallique, et d'un père retrouvé d'une fonction de loi, alors l'infantile se cadre, à se nouer d'une fonction qui fait du garçon ou de la fille, ni de l'indifférenciation, de l'objet culte de la jouissance maternelle, un sujet. Mais d'un sujet, à part, à se composer de ce qui fait tiers dans la fonction, des deux trinitaires primitifs. Nous mène alors l'interrogation du : *«Existe-t-il une autre sexualité qu'infantile ?»*.

Devrions-nous être condamner à s'en demeurer aux objets partiels quant à notre sexualité dite infantile ; y-aurait-il une vie par delà le sein, les fèces, la voix , le regard ? Sommes-nous toujours assujetti à ces conduites fixées sur ces disposition de l'ère infantine ; sommes-nous enfin libérer des représentations quant à la reproduction ? N'attendez pas de moi, que je vous réponde par l'affirmative, ou bien encore en posant certaines réserves. Ce qui est de la sexualité infantile, et qui vient à se chercher non pas dans le questionnement de l'enfant sur la nature de ce qui se déroulerait dans la chambre des parents, ni même comment l'enfant pourrait prendre part à une partie des motions sexuelles des parents. Ce qui est en cause, c'est bien le désir, d'être effectivement dans le désir des parents, et non plus seulement dans celui ou celle de sexe dit opposé. Car ce qui échappe à l'enfant, qui pensait - d'ailleurs sans le penser consciemment, puisqu'il ne s'agit que d'inconscient-n'être que du vouloir du désir de la mère, à son service, par cette magie du phallus instauré. Alors si vient le temps d'une certaine évolution pour l'enfant, instauré du stade du miroir et de la métaphore du N-d-P, s'il s'en découvre aux sensations autres que de celles du corps maternelle, par son pénis ou sa vulve, il navigue pourtant toujours dans la sphère d'une castration qui attend de l'alternative génitale. Certes, celle-ci viendra enfin, mais certainement pas en fin des conduites infantiles, avec leur lot de fascination des objets partiels. La relation sexuelle pour l'adulte, et ce quelque soit la nature du partenaire, c'est à dire son sexe anatomique, n'en reste pas moins à être appréhendé comme un morceau, ou une parcelle malgré tout de l'Un. L'autre, qui est recherché, voire possédé, du moins dans l'hallucination du jeu narcissique ; l'autre qui fait réponse à la demande, n'est pourtant que de l'Autre. Alors le «toi» et «moi» ne semble en fait qu'un conte de fée pour enfant, pour adulte s'ignorant du manque à l'Autre [S(A)]. Le *«Existe-t-il une autre sexualité qu'infantile ?»* nous mène à nous pencher plus avant sur l'infantile, mais cette fois dans cette

écriture faisant algorithme, infans-t-il. Si nous étions ici même dans l'oral, il serait presque loisible d'y entendre offense-t-il, sur les marges d'un trou du sens, à forte valeur ajoutée de désir. Cette offense qui semble être faite à ce «il», ne peut que comme dans l'expression infans-t-il, ne renvoyer qu'à la part de ce qui se s'être pas encore comme sujet chez l'enfant, mais pourquoi pas aussi chez l'adulte. Chez qui perdure ces traces de castration, donc de l'infantile.

- Idéal du Moi : “instance de la personnalité résultant de la convergence du narcissisme (idéalisations du Moi) et des identifications aux parents, à leurs substituts et aux idéaux collectifs... Modèle auquel le sujet cherche à se conformer” .
- Moi idéal : “idéal de toute-puissance narcissique forgé sur le modèle du narcissisme infantile” (Ibidem).